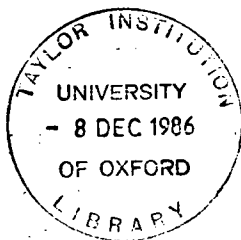

ON sent combien il est heureux pour la France, que la Question sur l'Universalité de la Langue ait été faite par des Etrangers; elle n'auroit pû, sans quelque pudeur, se la proposer elle-même.





D E

L'UNIVERSALITÉ

D E L A

LANGUE FRANÇAISE.

Qu'est-ce qui a rendu la Langue Française universelle?

Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ?

Est-il à présumer qu'elle la conserve ?

UNE telle question proposée sur la Langue Latine , auroit flatté l'orgueil de Rome , & son histoire l'eût consacrée comme une de ses belles époques : jamais en effet pareil hommage ne fut rendu à un Peuple plus poli par une Nation plus éclairée.

A

Le tems semble être venu de dire le *Monde Français*, comme autrefois le *Monde Romain*; & la Philosophie, lassé de voir les hommes toujours divisés par des Maîtres qui ont tant d'intérêt à les isoler, se réjouit maintenant de les voir, d'un bout de la terre à l'autre, se former en République sous la domination d'une même Langue. Spectacle digne d'elle, que cet uniforme & paisible empire des Lettres qui s'étend sur la variété des Peuples, & qui, plus durable & plus fort que celui des armes, s'accroît également des fruits de la paix & des ravages de la guerre!

Mais cette honorable universalité de la Langue Française, si bien reconnue & si hautement avouée dans notre Europe, offre pourtant un grand problème; parce qu'elle tient à des causes si délicates & si puissantes à la fois, que pour les démêler il s'agit de montrer jusqu'à quel point la position de la France, sa constitution politique, la nature de son climat, le génie de sa Langue & de ses Ecrivains, le caractère de ses habitans & l'opinion qu'elle a su donner d'elle au reste du Monde; jusqu'à quel point, dis-je, tant de causes diverses ont pu combiner leurs influences & s'unir, pour faire à cette Langue une fortune si prodigieuse.

Indes, l'invention de la poudre & de l'Imprimerie, ont donné une autre face aux Empires. Ceux qui brilloient se sont tout-à-coup obscurcis ; & d'autres sortant de leur obscurité, sont venus figurer à leur tour sur la scène du monde. Si du nord au midi le voile de la Religion s'est déchiré, un commerce immense a jeté de nouveaux liens parmi les hommes. C'est avec les sujets de l'Afrique que nous cultivons l'Amérique, & c'est avec les richesses de l'Amérique que nous trafiquons en Asie. L'Univers n'offrit jamais un tel spectacle. L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à lui comparer : le nombre des Capitales, la fréquence & la célérité des expéditions, les communications publiques & particulières, en ont fait une immense République, & l'ont forcée à se décider sur le choix d'une Langue.

CE CHOIX ne pouvoit tomber sur l'Allemand ; car vers la fin du quinzième siècle, & dans tout le seizième, cette Langue n'offroit pas un seul monument. Négligée par le Peuple qui la parloit, elle cédoit toujours le pas à la Langue Latine. Comment donc faire adopter aux autres ce qu'on n'ose adopter soi-même ? C'est des

peu tard , & que leurs Ecrivains ont repris les choses de trop haut. Des Poèmes tirés de la Bible , où tout respire un air patriarcal , & qui annoncent des mœurs admirables , n'auront de charmes que pour une Nation simple & sédentaire , toujours sans ports & sans commerce , & qui ne sera peut-être jamais réunie sous un même Chef. L'Allemagne offrira longtemps le spectacle d'un Peuple antique & modeste , gouverné par des Princes amoureux des modes & du langage d'une Nation polie & corrompue. D'où il suit que l'accueil extraordinaire que ces Princes & leurs Académies ont fait à un idiome étranger , est un obstacle de plus qu'ils opposent à leur Langue , & comme une exclusion qu'ils lui donnent.

LA MONARCHIE ESPAGNOLE pouvoit, ce semble, fixer le choix de l'Europe. Toute brillante de l'or de l'Amérique , puissante dans l'Empire , maîtresse des Pays Bas & d'une partie de l'Italie , les malheurs de François I^{er} lui donnoient un nouveau lustre , & ses espérances s'accroissoient encore des troubles de la France & du mariage de Philippe II avec la Reine d'Angleterre. Tant de grandeur ne fut qu'un éclair. L'expulsion des Maures & les émigrations en Amérique ,

qui commerçoient pour elle , sans songer qu'il faut toujours les payer davantage. Grave , peu communicative , subjuguée par des Prêtres , elle fut pour l'Europe ce qu'étoit autrefois la mystérieuse Egypte , dédaignant des voisins qu'elle enrichissoit , & s'enveloppant du manteau de cet orgueil politique qui a fait tous ses maux.

On peut dire que sa position fut un autre obstacle au progrès de sa Langue. Le voyageur qui la visite y trouve encore les colonnes d'Hercule , & doit toujours revenir sur ses pas : aussi l'Espagne est-elle , de tous les Royaumes , celui qui doit le plus difficilement réparer ses pertes , lorsqu'il est une fois dépeuplé.

Enfin la Langue Espagnole ne pouvoit devenir la Langue usuelle de l'Europe. La majesté de sa prononciation invite à l'enflure , & la simplicité de la pensée se perd dans la longueur des mots & sous la noblesse des désinences. On est tenté de croire qu'en Espagnol la conversation n'a plus de familiarités , l'amitié plus d'épanchemens , le commerce de la vie plus de liberté , & que l'amour y est toujours un culte. Charles-Quint lui-même , qui parloit plusieurs langues , réservoir l'Espagnol pour des jours de solennités & pour ses prieres. En effet , les

est leur association , que si la parole est une pensée qui se manifeste , il faut que la pensée soit une parole intérieure & cachée. L'homme qui parle est donc l'homme qui pense tout haut ; & si on peut le juger par ses paroles , on peut aussi juger une Nation par son Langage. La forme & le fond des ouvrages dont chaque Peuple se vante n'y fait rien : c'est d'après le caractère & le génie de leur Langue qu'il faut prononcer : car presque tous les Ecrivains suivent des regles & des modeles , mais une Nation entiere parle d'après son génie.

On demande souvent ce que c'est que le génie d'une Langue , & il est difficile de le dire. Ce mot tient à des idées très-composées , & a l'inconvénient des notions abstraites & générales : on craint , en les définissant , de les généraliser encore. Afin de mieux rapprocher cette expression de toutes les idées qu'elle embrasse , on peut dire que la douceur ou l'âpreté des articulations , l'abondance ou la rareté des voyelles , la prosodie & l'étendue des mots , leurs filiations , & enfin le nombre & la forme des tournures & des constructions qu'ils prennent entr'eux , sont les causes les plus évidentes du génie d'une Langue , & ces causes se lient

sistance assurée & des richesses immortelles, agit contre ses intérêts & méconnoit son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête. Son influence est si grande dans la paix & dans la guerre, que toujours maîtresse de donner l'une ou l'autre, il doit lui sembler doux de tenir dans ses mains la balance des Empires, & d'associer le repos de l'Europe au sien. Par sa situation elle tient à tous les Etats; par sa juste étendue elle touche à ses véritables limites. Il faut donc que la France conserve & qu'elle soit conservée; ce qui la distingue de tous les Peuples anciens & modernes. Le commerce des deux mers enrichit ses Villes maritimes & vivifie son intérieur, & c'est de ses productions qu'elle alimente son commerce: si bien que tout le monde a besoin de la France, quand l'Angleterre a besoin de tout le monde. Aussi dans les Cabinets de l'Europe, c'est plutôt l'Angleterre qui inquiete, c'est plutôt la France qui domine. Sa Capitale, enfoncée dans les terres, n'a point eu, comme les Villes maritimes, l'affluence des Peuples; mais elle a mieux senti & mieux rendu l'influence de son propre génie, le goût de son terroir, l'esprit de son Gouvernement. Elle a attiré par ses charmes, plus qu'elle par ses richesses; elle n'a pas eu le mélange, mais le choix des Nations; les gens d'esprit y ont abondé, &

politesse & la grace; & non-seulement elle a la grace & la politesse, mais c'est elle qui en fournit les modèles dans les mœurs, dans les manières & dans les parures. Sa mobilité ne donne pas à l'Europe le tems de se lasser d'elle. C'est pour toujours plaire, que le Français change toujours; c'est pour ne pas trop se déplaire à lui-même, que l'Anglais est contraint de changer. Le Français ne quitte la vie que lorsqu'il ne peut plus la soutenir; l'Anglais, quand il ne peut plus la supporter. On nous reproche l'imprudence & la fatuité; mais nous en avons tiré plus de parti, que nos ennemis de leur flegme & de leur fierté: la politesse ramène ceux qu'a choqués la vanité; il n'est point d'accommodement avec l'orgueil. On peut d'ailleurs en appeller au Français de quarante ans, & l'Anglais ne gagne rien aux délais. Il est bien des momens où le Français pourroit payer de sa personne; mais il faudra toujours que l'Anglais paye de son argent ou du crédit de sa Nation. Enfin s'il est possible que le Français n'ait acquis tant de graces & de goût qu'aux dépens de ses mœurs, il est encor très-possible que l'Anglais ait perdu les siennes, sans acquérir ni le goût ni les graces.

Quand on compare un Peuple du midi à un Peuple du nord, on n'a que des extrêmes à

sancé des Lettrés la fit tout-à-coup rebrousser vers la barbarie. Une foule de Poètes s'éleva dans son sein, tels que les Jodelle, les Baïfs & les Ronfard. Epris d'Homere & de Pindare, & n'ayant pas digéré ces grands modèles, ils s'imaginèrent que la Nation s'étoit trompée jusques-là, & que la Langue Française auroit bientôt les beautés du Grec, si on y transportoit les mots composés, les diminutifs, les péjoratifs, & surtout la hardiesse des inversions, choses précisément opposées à son génie. Le Ciel fut *porte-flambeaux*, Jupiter *lance-tonnerre*; on eut des *agnelets doucelets* : on fit des vers sans rime, des hexamètres, des pentamètres; les métaphores basses ou gigantesques se cachèrent sous un style entortillé : enfin ces Poètes lâchèrent le Grec tout pur, & de tout un siècle on ne s'entendit point dans notre Poésie. C'est sur leurs sublimes échafauds que le burlesque se trouva naturellement monté, quand le bon goût vint à paroître.

A cette même époque les deux Reines Médicis donnoient une grande vogue à l'Italien, & les Courtisâns tâchoient de l'introduire de toute part dans la Langue Française. Cette irruption du Grec & de l'Italien la troubla d'abord ;
mais

mais, comme une liqueur déjà saturée, elle ne put recevoir ces nouveaux élémens : ils ne tenoient pas ; on les vit tomber d'eux-mêmes.

Les malheurs de la France sous les derniers Valois, retarderent la perfection du langage ; mais la fin du règne de Henri IV & celui de Louis XIII, ayant donné à la Nation l'avant-goût de son triomphe, la Poésie Française se montra d'abord sous les auspices de son propre génie. La prose plus sage ne s'en étoit pas écartée comme elle ; témoins Amior, Montagne & Charon ; aussi pour la première fois peut-être, elle ramena la Poésie qui la devance toujours.

Il manque un trait à cette foible esquisse de la Langue Romance ou Gauloise. On est persuadé que nos Peres étoient tous naïfs ; que c'étoit un bienfait de leur tems & de leurs mœurs, & qu'il est encore attaché à leur langage : si bien que certains Auteurs l'empruntent aujourd'hui, afin d'être naïfs aussi. Ce sont des vieillards qui, ne pouvant parler en hommes, bégayent pour paroître enfans ; le naïf qui se dégrade, tombe dans le niais. Voici donc comment s'explique cette naïveté gauloise. Tous les Peuples ont le naturel ; il ne peut y avoir qu'un siècle très-avancé qui connoisse & sente le naïf. Celui que nous

trouvons & que nous sentons dans le style de nos Ancêtres, l'est devenu pour nous; il n'étoit pour eux que le naturel. C'est ainsi qu'on trouve tout naïf dans un enfant qui ne s'en doute pas. Chez les Peuples perfectionnés & corrompus, la pensée a toujours un voile, & la modération exilée des mœurs se réfugie dans le langage, ce qui le rend plus fin & plus piquant. Lorsque, par une heureuse absence de finesse & de précaution, la phrase montre la pensée toute nue, le naïf paroît. De même chez les Peuples vêtus, une nudité produit la pudeur : mais les Nations qui vont nues, sont chastes sans être pudiques, comme les Gaulois étoient naturels sans être naïfs. On pourroit ajouter que ce qui nous fait sourire dans une expression antique, n'eut rien de plaisant dans son siècle; & que telle épigramme chargée du sel d'un vieux mot, eût été fort innocente il y a deux cents ans. Il me semble donc qu'il est ridicule d'emprunter les livrées de la naïveté, quand on ne l'a pas elle-même : nos grands Ecrivains l'ont trouvée dans leur ame, sans quitter leur Langue; & celui qui, pour être naïf, emprunte une phrase d'Amior, demanderoit, pour être brave, l'armure de Bayard.

C'est une chose bien remarquable, qu'à quel-

que de l'esprit & des graces françoises : tout se faisoit au nom de la France, & notre réputation s'accroissoit de notre réputation.

Aux productions de l'esprit se joignoient encore celles de l'industrie : des pompons & des modes accompagnoient nos meilleurs livres chez l'Etranger, parce qu'on vouloit être par-tout raisonnable & si ivole comme en France. Il arriva donc que nos voisins recevant sans cesse des meubles, des étoffes & des modes qui se renouvelloient sans cesse, manquerent de termes pour les exprimer : ils furent comme accablés sous l'exubérance de l'industrie françoise ; si bien qu'il prit comme une impatience générale à l'Europe, & pour n'être plus séparé de nous, on étudia notre Langue de tout côté.

Depuis cette explosion, la France a continué de donner un Théâtre, des habits, du goût, des manieres, une Langue, un nouvel art de vivre & des jouissances inconnues aux Etats qui l'entourent : sorte d'empire qu'aucun peuple, je sache, n'a jamais exercé. Et comparez-lui, je vous prie, celui des Romains qui semerent par-tout leur langue & l'esclavage, s'engraissèrent de sang, & détruisirent jusqu'à ce qu'ils fussent détruits !

vier, voulut imiter : c'étoit un nouvel hommage. Des effains d'ouvriers entrèrent en France & en rapportèrent notre Langue & nos Arts qu'ils propagerent.

Vers la fin du siècle, quelques ombres se mêlèrent à tant d'éclat ; Louis XIV vieillissant n'étoit plus heureux. L'Angleterre se dégagea des rayons de la France & brilla de sa propre lumière ; de grands esprits s'éleverent dans son sein : sa Langue s'étoit enrichie, comme son commerce, de la dépouille des Nations ; Pope, Adisson & Dryden en adoucirent les sifflements, & l'Anglais fut, sous leur plume, l'Italien du Nord : l'enthousiasme pour Shakespéare & Milton se réveilla ; & cependant Locke posoit les bornes de l'esprit humain, Newton trouvoit celles de la Nature.

Aux yeux du Sage, l'Angleterre s'honoroit autant par la philosophie, que nous par les arts ; mais puisqu'il faut le dire, la place étoit prise : l'Europe ne pouvoit donner deux fois le droit d'aînesse & nous l'avions obtenu ; de sorte que tant de Grands-hommes, en travaillant pour leur gloire, illustrèrent leur patrie & l'humanité, plus encore que leur Langue.

Quoi qu'il en soit , l'événement a démontré que la Langue Latine étant la vieille souche , la Langue de nos vainqueurs & de nos peres , c'est un de ses rejettons qui devoit fleurir en Europe. On peut dire en outre que si l'Anglais a l'audace des Langues à inversions , il en a l'obscurité , & que sa syntaxe est si bizarre , que la regle y a quelquefois moins d'applications que d'exceptions. On lui trouve des formes serviles qui étonnent dans la Langue d'un peuple libre , & la rendent moins propre à la conversation que la Langue Française , dont la marche est si leste & si débarrassée. Ceci vient de ce que les Anglais ont passé du plus extrême esclavage à la plus haute liberté politique ; & que nous sommes arrivés d'une liberté presque démocratique , à une Monarchie absolue. Les deux Nations ont gardé les livrées de leur ancien état , & c'est ainsi que les Langues sont les vraies médailles de l'histoire. Enfin la prononciation de cette langue , n'a ni la fermeté ni la plénitude de la nôtre.

J'avoue que la Littérature Anglaise offre des monuments de profondeur & d'élévation qui feront l'éternel honneur de l'esprit-humain : & cependant leurs livres ne sont pas devenus les

modernes, la nôtre s'est-elle trouvée seule si rigoureusement asservie à l'ordre direct ? Serait-il vrai que par son caractère la Nation Française eût souverainement besoin de clarté ?

Tous les hommes ont ce besoin sans doute ; & je ne croirai jamais que dans Athènes & dans Rome les gens du Peuple aient usé d'inversions. On voit au contraire leurs plus grands Écrivains se plaindre de l'abus qu'on en faisoit en vers & en prose. Ils sentoient que l'inversion étoit l'unique source des difficultés & des équivoques dont leurs Langues fourmillent ; parce qu'une fois l'ordre du raisonnement sacrifié, l'oreille & l'imagination, ce qu'il y a de plus capricieux dans l'homme, restent maîtresses du discours. Aussi, quand on lit Démétrius de Phalere, on est frappé des éloges qu'il donne à Thucydide, pour avoir débuté dans son Histoire, par une phrase de construction toute Française. Cette phrase étoit élégante & directe à la fois ; ce qui arrivoit rarement : car toute Langue accoutumée à la licence des inversions, ne peut plus porter le joug de l'ordre, sans perdre sa grace & sa fierté.

Mais la Langue Française ayant la clarté par excellence, a dû chercher toute son élégance

& sa force dans l'ordre direct ; cet ordre & cette clarté ont dû sur-tout dominer dans la prose , & la prose a dû lui donner l'empire ; cette marche est dans la nature : rien n'est en effet comparable à la prose Française.

Il y a des pièges & des surprises dans les Langues à inversions : le Lecteur reste suspendu dans une phrase Latine , comme le Voyageur devant des routes qui se croisent ; il attend que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots ; son oreille reçoit ; & son esprit , qui n'a cessé de décomposer pour composer encore , résout enfin le sens de la phrase , comme un problème. La prose Française se développe en marchant & se déroule avec grace & noblesse. Toujours sûre de la construction de ses phrases , elle entre avec plus de bonheur dans la discussion des choses abstraites , & sa sagesse donne de la confiance à la pensée. Les Philosophes l'ont adoptée , parce qu'elle s'accommode également , & de la frugalité didactique , & de la magnificence qui convient à la grande histoire de la Nature.

On ne dit rien en vers qu'on ne puisse aussi-bien exprimer dans notre prose ; & cela n'est pas toujours réciproque. Le Profateur tient

plus étroitement sa pensée & la conduit par le plus court chemin ; tandis que le Versificateur laisse flotter les rênes, & va où la rime le pousse. Notre prose s'enrichit de tous les trésors de la poésie ; elle poursuit le vers dans toutes les hauteurs, & ne laisse entr'elle & lui que la rime. Etant donnée à tous les hommes, elle a plus de juges que la versification, & sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le Versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime & de la mesure, & tire sa pensée du sentier vulgaire : mais que de foiblesses ne cache pas l'art des vers ! La prose accuse le nud de la pensée ; il n'est pas permis d'être foible avec elle. Selon Denis d'Halycarnasse, il y a une prose qui vaut mieux que les meilleurs vers, & c'est elle qui fait lire les grands ouvrages ; parce que la variété de ses périodes lasse moins que le charme continu de la rime & de la mesure. Et qu'on ne croye pas que je veuille par-là dégrader les beaux vers : ainsi que la Musique, ils sont un véritable présent de la Nature. L'éloquence a plus d'une route, & l'éloquence en vers est admirable ; mais leur mécanisme fatigue, sans offrir à l'esprit des tournures plus hardies : dans notre Langue sur-tout, où les vers semblent être les débris de la prose qui les a précédés ; tandis que chez les Grecs, Sau-

heureuse, & sa température tient au rang qu'elle occupe.

Si on ne lui trouve pas les diminutifs & les mignardises de la Langue Italienne, son allure en est plus mâle: dégagée de tous les protocoles que la bassesse inventa pour la vanité, elle en est plus faite pour la conversation, lien des hommes & charme de tous les âges; & puisqu'il faut le dire, elle est de toutes les Langues, la seule qui ait une probité attachée à son génie. Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la Langue Française, c'est la Langue humaine. Et voilà pourquoi les Puissances l'ont appelée dans leurs Traités: elle y règne depuis les conférences de Nimègue, & désormais les intérêts des peuples & les volontés des Rois reposeront sur une base plus fixe: on ne semera plus la guerre dans des paroles de paix.

Aristippe ayant fait naufrage, aborda à une Isle inconnue; & voyant des figures de géométrie tracées sur le rivage, il s'écria, que les Dieux ne l'avoient pas conduit chez des Barbares. Quand on arrive chez un peuple, & qu'on y trouve la Langue Française, on peut se croire chez un peuple poli.

Léibnitz cherchoit une Langue universelle,

& nous l'établissions autour de lui. Ce grand-homme sentoit que la multitude des Langues étoit fatale au génie , & prenoit trop sur la brièveté de la vie. Il est bon de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée : il faut , pour ainsi dire , voyager dans les Langues ; & après avoir savouré le goût des plus célèbres , se renfermer dans la sienne.

Si nous avons les littératures de tous les peuples passés , comme nous avons celle des Grecs & des Romains , ne faudroit-il pas que tant de Langues se réfugiaissent dans une seule par la traduction ? Ce sera vraisemblablement le sort des Langues modernes , & la nôtre leur offre un port dans le naufrage. L'Europe présente une République fédérative , composée d'Empires & de Royaumes , & la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin , & cependant la Langue Française doit encore lui survivre. Les Etats se renverseront , & cette Langue sera toujours retenue dans la tempête par deux ancrs , sa littérature & sa clarté : jusqu'au moment où , par une de ces grandes révolutions qui remettent les choses à leur premier point , la nature vienne renouveler ses traités avec un autre genre-humain.

gues. Comme il tient à l'idéal, il paroît plus grand que la nature.

L'homme le plus dépourvu d'imagination, ne parle pas long-temps sans tomber dans la métaphore. Or, c'est ce style métaphorique qui porte un germe de corruption ; le style naturel ne peut être que vrai ; & quand il est faux, l'erreur est de fait, & nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures ou dans les métaphores, annoncent de la fausseté dans l'esprit, & un amour de l'exagération qui ne se corrige pas.

Une Langue vient donc à se corrompre, lorsque confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à outrer les figures & à rétrécir le naturel qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination. Par exemple, il n'est point d'art ou de profession dans la vie, qui n'ait fourni des expressions figurées au langage : on dit, *la trame de la perfidie* ; *le creuset du malheur* ; & on voit que ces expressions sont comme assises à la porte de chaque profession & s'offrent à tous les yeux. Mais quand on veut aller plus avant & qu'on dit, *cette vertu qui sort du creuset*, n'a pas

que tout est bon pour l'homme de Cabinet & de travail, qui ne cherche le soir qu'un délassement dans les spectacles & les chefs-d'œuvres des arts : mais pour des ames excédées de plaisirs & lassées de repos, il faut sans cesse des attitudes nouvelles & des sensations toujours plus exquisés. Et c'est ici le lieu d'examiner ce reproche de pauvreté & d'extrême délicatesse, si souvent fait à la Langue Française. Sans doute, il est difficile d'y tout exprimer avec noblesse; mais voilà précisément ce qui constitue en quelque sorte son caractère. Les styles sont classés dans notre Langue, comme les sujets dans notre Monarchie : deux expressions qui conviennent à la même chose, ne conviennent pas au même état des choses; & c'est à travers cette hiérarchie des styles que le bon goût fait marcher. On peut ranger nos grands Ecrivains en deux classes : les premiers, tels que Racine ou Boileau, doivent tout à un grand goût & à un travail obstiné; ils parlent un langage parfait dans ses formes, sans mélange, toujours idéal, toujours étranger au peuple qui les environne : ils deviennent les Ecrivains de tous les tems, & perdent bien peu dans la postérité. Les seconds, nés avec plus d'originalité, tels que

fixer les époques, il se transporta dans des tems qui n'ont point existé pour l'homme, & là son imagination rassembla plus de faits que l'Histoire n'en a depuis gravés dans ses Annales : de sorte que ce qu'on appelloit le commencement du monde, & qui touchoit pour nous aux ténèbres d'une éternité antérieure, se trouve placé par lui entre deux suites d'événemens, comme entre deux foyers de lumière. Désormais l'histoire de la terre précédera celle de ses habitans.

Par-tout on voyoit la philosophie mêler ses fruits aux fleurs de la littérature, & l'Encyclopédie étoit annoncée. C'est l'Angleterre qui avoit tracé ce vaste bassin où doivent se rendre les diverses branches de nos connoissances; mais il fut creusé par des mains Françaises : l'éclat de cette entreprise rejaillit sur la Nation & couvrit le malheur de nos armes. En même tems un Roi du Nord faisoit à notre Langue, l'honneur que Marc-Aurèle & Julien firent à celle des Grecs : il associoit son immortalité à la nôtre; Frédéric voulut être loué des Français, comme Alexandre des Athéniens. Au sein de tant de gloire, parut le Philosophe de Genève. Ce que la morale avoit jus-

PAGE 4. Ces deux mots expriment la physionomie , &c.

On y voit le perpétuel changement du *v* en *b*, & de l'*eu* en *ou*. *Fleurs* & *flours* ; *pleurs* & *plours* ; *senteur*, *senrou* ; *douleur*, *doulou*, &c. La *femmeu*, la *femmou*, &c. Ainsi l'*e* muet, comme on voit, se change en *ou* à la fin des mots, & fuit à l'oreille comme l'*eu* des Français. Dans ces patois, les *ch* deviennent des *k* : *château* est *castel* ; *chétif*, *carrivo* ; *chapeau*, *capel* ; *Charles*, *Carle*, &c. Ces jargons sont jolis & riches ; mais n'étant point annoblis, ils ont le malheur de dégrader tout ce qu'ils touchent.

Idem. Un Auteur Italien, &c.

C'est Brunetto Latini, Précepteur du Dante. Il composa un ouvrage intitulé *Tesoretto*, ou le petit Trésor, en Langue Française, au commencement du treizieme siecle. Pour s'excuser de la préférence qu'il donne à cette Langue sur la sienne, voici comment il s'exprime : « Et s'aucuns demande porquoy chis livres » est escries en Romans, selon le patois de France, » puisque nous sommes Italiens, je diroé que c'est » pour deux raisons, l'une por ce que nous sommes » en France ; l'autre si est por ce que François est plus » délitables langages & plus communs que moult d'au- » tres. » Brunet Latin étoit exilé en France : les Poésies de Thibaut, Roi de Navarre & Comte de Champagne, les Romans de Chevalerie & la Cour de la Reine Blanche, donnoient du lustre au Français ; tandis que l'Italie, morcellée en petits Etats, & déchirée par d'horribles factions, avoit quinze ou vingt patois

barbares , & pas un livre agréable. Le Dante & Pétrarque n'avoient point encore écrit.

Idem. Langue légitimée.

Louis XII & François I ordonnerent qu'on ne traiteroit plus les affaires qu'en Français. Les Facultés ont persisté dans leur Latinité barbare. *Hodiè que manent vestigia raris.*

PAGE 7. *Sa prononciation gutturale, &c.*

Nous suivons en ceci le préjugé qui s'est établi sur la Langue Allemande. A dire vrai , sa prononciation est presque aussi labiale que la nôtre ; mais comme les consonnes y dominent , & qu'on la prononce avec force , on avoit cru d'abord que les Allemands parloient du gosier. Il en est de l'Allemand comme de l'Anglais , & même du Français : leur prononciation s'adouciſſant de jour en jour , & leur orthographe étant inflexible , il en résulte des Langues agréables à l'oreille , mais dures à l'œil.

PAGE 8. *Des Poèmes tirés de la Bible.*

Ce sont des Poèmes sur Adam , sur Abel , sur Tobie , sur Joseph , enfin sur la Passion de J. C. Ce dernier Poème , intitulé la *Messïade* , jouit d'une grande réputation dans l'Empire : la *Mort d'Abel* est plus connue en France. M. Klopstok a écrit la *Messïade* en vers hexamètres , & M. Getner n'a employé pour la *Mort d'Abel* qu'une prose poétique. J'ignore si la Langue Allemande a une prosodie assez marquée pour suppor-

ter la versification Grecque & Latine. Elle a d'ailleurs des vers rimés, comme tous les Peuples du monde,

PAGE 9. *Imité & surpassé, &c.*

J'entends par les Tragiques Français : car Lopès de Vega peut être comparé à Shakespéare pour la force, l'abondance, le déiordre & le mélange de tous les tons.

PAGE 10. *La noblesse des désinences, &c.*

Un mendiant Espagnol qui demande *uno maravedis* avec un air de morgue, paroît exiger quelque grosse contribution, & ne demande réellement qu'un liard.

PAGE 12. *La Langue vulgaire, &c.*

C'est ainsi que les Italiens appellent encore leur Langue. Au tems du Dante, chaque petite ville avoit son patois en Italie; & comme il n'y avoit pas une seule Cour un peu respectable, ni un seul livre de marque, ce Poète, ébloui de l'éclat de la Cour de France & de la réputation qu'obtenoient déjà en Europe les Romains & les Poèmes des Troubadours & des Trouveurs, eut envie d'écrire tous ses ouvrages en Latin, & il en écrivit en effet quelques-uns dans cette Langue. Son Poème de l'Enfer étoit déjà ébauché & commençoit par ce vers :

Infera regna canam, mediumque, inumque Tribunal.

Mais encouragé par ses amis, il eut honte d'abandonner sa Langue. Il se mit à chercher dans chaque patois ce qu'il y sentoît de bon & de grammatical, & c'est de tant de choix qu'il se fit un langage régulier,

Observons que l'italien a plus de formes sacramentelles qu'aucune autre Langue.

PAGE 18. *L'homme étant une machine très-harmonieuse.*

Il faut entendre ceci à la maniere de Pascal : l'homme n'est qu'un roseau , mais c'est un roseau pensant.

Idem. Plaisir & douleur , erreur & vérité.

Je ne prétends pas dire par-là que l'homme ait d'abord trouvé les termes abstraits ; il s'est contenté d'applaudir ou d'improver par des signes simples , & de dire , par exemple , *oui & non* , au lieu de *vérité & d'erreur*. C'est quand les hommes ont eu assez d'esprit pour inventer les nombres complexes qui en contiennent d'autres ; lorsqu'étant fatigués de n'avoir que des unités dans leur numéraire & dans leurs mesures , ils ont imaginé des pièces qui en représentoient plusieurs autres , comme des écus pour représenter soixante sous , des toises pour représenter six pieds ou soixante-douze pouces , &c. C'est alors , dis-je , qu'ils ont eu les termes abstraits , imaginés d'après les mêmes besoins & le même artifice. *Blancheur* a rassemblé sous elle tous les corps blancs , puisqu'elle convient à tous ; *Collège* a représenté tous ceux qui le composent ; la *vie* a été la suite de nos instans ; le *cœur* la suite de nos desirs ; *l'esprit* la suite de nos idées , &c. &c.

C'est cette difficulté qui a tant exercé les Métaphysiciens , & sur laquelle J. J. Rousseau se récrie dans son Discours de l'Inégalité des Conditions , comme sur le plus grand mystère qu'offre le langage.

PAGE 29. *Autant de Français différens , &c.*

Celui de Saint - Louis , des Romanciers d'après ; d'Alain - Chartier , de Froissard ; celui de Marot , de Ronfard , d'Amiot ; & enfin la Langue de Malherbe , qui est la nôtre. On trouve la même bigarrure chez tous les Peuples. Le Latin des douze Tables, celui d'Ennius, celui de César , & enfin la Latinité du moyen âge.

Idem. Se traduisoient mutuellement , &c.

Le Roman de la Rose , traduit plusieurs fois , l'a été en prose par un petit Chanoine du quatorzieme siecle. Ce Traducteur jugea à propos de faire sa Préface en quatre vers , que voici :

Cy est le Roman de la Rose.
 Qui a été clair & net,
 Translaté de vers en prose
 Par votre humble Moulinet.

PAGE 30. *Et ce divorce de la prononciation & de l'orthographe , &c.*

L'orthographe est une maniere invariable d'écrire les mots , afin de les reconnoître. C'est dans la Latinité du moyen âge qu'on voit notre orthographe & notre Langue se former en partie. On mutiloit le mot Latin avant de le rendre Français , ou on donnoit au mot Celte la terminaison Latine ; *existimare* devint *estimare* ; on eut *pensare* pour *putare* ; *granditer* pour *valdè* ; *menare* pour *conducerè* ; *flasco* pour *lagena* ; *arpennis* pour *juger* ;

graphie : elle a servi à fixer les mots dans notre mémoire ; sa bizarrerie fait souvent toute la physionomie d'une expression , & prévient dans la Langue écrite les fréquentes équivoques de la Langue parlée. Aussi , dès qu'on prononce un mot nouveau pour nous , naturellement nous demandons son orthographe , afin de l'associer aussi-tôt à sa prononciation. On ne croit pas savoir le nom d'un homme , si on ne l'a vu par écrit. Je devrois dire encore que les Peuples du nord & nous , avons altéré jusqu'à l'alphabet des Grecs & des Romains ; que nous avons prononcé l'e en a , comme dans *prudent* ; l'i en e , comme dans *invincible* , &c. ; que les Anglais sont là-dessus plus irréguliers que nous : mais qui est-ce qui ignore ces choses ? Il faut observer seulement qu'outre l'universalité des Langues , il y en a une de caractères. Du tems de Pline , tous les Peuples connus se servoient des caractères Grecs ; aujourd'hui l'alphabet Romain s'applique à toutes les Langues.

PAGE 31. *Leur Langue étoit plus près d'une certaine perfection , &c.*

Voici des vers de Thibaut, Comte de Champagne,

Ni Empereur ni Roi n'ont nul pouvoir
 Au prix d'amour ; de ce m'ose vanter :
 Ils peuvent bien donner de leur avoir,
 Terres & fiefs & fourbes pardonner :
 Mais Amour peut homme de mort garder,
 Et donner joye qui dure.
 &c. &c. &c.

Et ceux-ci, qui sont de l'an 1226.

Chacun pleure sa terre & son pays,

Quand il se part de ses joyeux amis ;
Mais il n'est nul congé , quoiqu'on en die ,
Si douloureux que d'ami & d'amie.

On croit d'entendre Voiture ou Chapelle. Comparez maintenant ces vers de Ronfard , qui peint la fabrique d'un Vaisseau :

Fait d'un Art Maistrer ,
Au ventre creux & d'artifice prompt ,
D'un bec de fer leur aiguise le front.
&c. &c. &c.

Ou ceux-ci , dans lesquels le Grec échappe tout pur :

Ah ! que je suis marri que la Muse Française
Ne peut dire ces mots ainsi que la Grégeoise :
Ocymore , dispotme , oligochronien :
Certes je le dirois du sang Valésien.

Et ceux d'un de ses Contemporains sur l'allouette :

Guinée par zéphire ,
Sublime en l'air vire & revire ,
Et y déclique un joli cri ,
Qui rit , guerit & tire l'ire
Des esprits mieux que je n'écris.

Ces Poètes , séduits par le plaisir que donne la difficulté vaincue , voulurent l'augmenter encore , afin d'accroître leur plaisir ; & de - là vinrent les vers monorimes & monosyllabiques ; les échos , les rondeaux & les sonnets , que Boileau a eu le malheur de tant louer. Tout leur Art Poétique roula sur cette multitude de petits Poèmes , qui n'avoient de recommandable que les bisarres difficultés dont ils étoient hérissés , & qui sont presque tous inintelligibles.

général ; sans lui point de Langue : il est toujours exprimé ou sous-entendu. EST, verbe unique dans toutes les Langues, parce qu'il représente une opération unique de l'esprit ; Verbe simple & primitif, parce que tous les autres ne sont que des déguisements de celui-là. Il se modifie pour se plier aux différents besoins de l'homme, suivant les tems, les personnes & les circonstances. *Je suis*, c'est-à-dire, *moi est* : être est une prolongation indéfinie du mot *est* : *j'aime*, c'est-à-dire, *Je suis aimant*, &c. Voilà une clé générale avec laquelle on trouve la solution de toutes les difficultés qu'offrent les Verbes.

PAGE 38. *Le scandale de notre Littérature.*

Comme le Théâtre donne un grand éclat à une Nation, les Anglais se sont ravivés sur leur Shakespéare, & ont voulu, non-seulement l'opposer, mais le mettre encore fort au-dessus de notre Corneille : honteux d'avoir jusqu'ici ignoré leur propre richesse. Cette opinion est d'abord tombée en France, comme une hérésie en plein Concile : mais il s'y est trouvé des esprits chagrins & anglo-mans, qui ont pris la chose avec enthousiasme. Ils regardent en pitié ceux que Shakespéare ne rend pas complètement heureux, & demandent toujours qu'on les enferme avec ce grand-homme. Partie mal saine de notre Littérature, qui laisse de reposer sa vue sur les belles proportions, ne cherche plus que des monstres. Essayons de rendre à Shakespéare sa véritable place.

On convient d'abord que ses Tragédies ne sont que des Romans dialogués, écrits d'un style obscur & mêlé

de tous les tons ; qu'ils ne seront jamais des monumens de la Langue Anglaife , que pour les Anglais même : car les Etrangers voudront toujours que les monumens d'une Langue en foient auffi les modèles , & ils les choifront dans les meilleurs fiècles. Les Poèmes de Plaute & d'Ennius étoient des monuments pour les Romains & pour Virgile lui-même ; aujourd'hui nous ne reconnoiffons que l'Enéide. Shakefpéare pouvant à peine fe soutenir à la lecture , n'a pu supporter la traduction , & l'Europe n'en a jamais joui : c'est un fruit qu'il faut goûter fur le fol où il croît. Un Etranger qui n'apprend l'Anglais que dans Pope & Adiffon , n'entend pas Shakefpéare , à l'exception de quelques Scènes admirables que tout le monde fait par cœur. Il ne faut pas plus imiter Shakefpéare que le traduire : celui qui auroit fon génie , demanderoit aujourd'hui le ftyle & le grand fens d'Adiffon. Car fi le langage de Shakefpéare eft prefque toujours vicieux , le fond de fes Pièces l'eft bien davantage : c'eft un délire perpétuel ; mais c'eft fouvent le délire du génie. Veut-on avoir une idée juftte de Shakefpéare ? Qu'on prenne les Horaces de Corneille , qu'on mêle parmi les grands Auteurs de cette Tragédie quelques Cordonniers difant des quolibets , quelques Poiffardes chantant des couplets , quelques Payfans parlant le patois de leur Province , & faifant des contes de forciers ; qu'on ôte l'unité de lieu , de tems & d'action ; mais qu'on laiffe fubfifter les Scènes sublimes , & on aura la plus belle Tragédie de Shakefpéare. Il eft grand comme la Nature & inégal comme elle , difent fes enthoufiaftes. Ce vieux fophifme mérite à peine une réponse.

L'Art n'est jamais grand comme la Nature ; & puisqu'il ne peut tout embrasser comme elle , il est contraint de faire un choix. Tous les hommes aussi sont dans la Nature , & pourtant on choisit parmi eux , & dans leur vie on fait encore choix des actions. Quoi ! parce que Caton prêt à se donner la mort , châtie l'Esclave qui lui refuse un poignard , vous me représentez ce grand personnage donnant des coups de poing ? Vous me montrez Marc-Antoine ivre & goguenardant avec des gens de la lie du peuple ? Est-ce par-là qu'ils ont mérité les regards de la postérité ? Vous voulez donc que l'action théâtrale ne soit qu'une doublure insipide de la vie ? Ne fait-on pas que les hommes en s'enfonçant dans l'obscurité des tems , perdent une foule de détails qui les déparent & acquièrent par les Loix de la perspective une grandeur & une beauté d'illusion qu'ils n'auroient pas , s'ils étoient trop près de nous ? La vérité est que Shakespéare s'étant quelquefois transporté dans cette région du beau idéal , n'a jamais pu s'y maintenir. Mais , dira-t-on , d'où vient l'enthousiasme de l'Angleterre pour lui ? De ses beautés & de ses défauts. Le génie de Shakespéare est comme la majesté du peuple Anglais : on l'aime inégal & sans frein : il en paraît plus libre. Son style bas & populaire en participe mieux de la souveraineté nationale. Ses beautés défordonnées causent des émotions plus vives , & le peuple s'intéresse à une Tragédie de Shakespéare , comme à un événement qui se passeroit dans les rues. Les plaisirs purs que donnent la décence , la raison , l'ordre & la perfection , ne sont faits que pour les ames dé-

PAGE 58. *La multitude des Langues est fatale au génie.*

Il faut apprendre une Langue étrangere , pour connoître sa Littérature , & non pour la parler ou l'écrire. Celui qui fait bien sa propre Langue , est en état d'écrire ou du moins de distinguer dix à douze styles différens ; ce qu'il ne peut se promettre dans une autre Langue. Il faut au contraire se résoudre , quand on parle une Langue étrangere , à être sans finesse , sans grace , & souvent sans justesse.

On peut diviser la Nation Française en deux Classes, par rapport à leur Langue ; la premiere est de ceux qui connoissent les sources d'où elle a tiré ses richesses : l'autre est de ceux qui ne savent que le Français. Les uns & les autres ne voyent pas la Langue du même œil , & n'ont pas en fait de style les mêmes données.

PAGE 60. *Il n'est point d'Art ou de Profession.*

La Religion Chrétienne qui ne s'est pas , comme celle des Grecs , intimément liée au Gouvernement & aux Institutions publiques , n'a pu annoblir , comme elle , une foule d'expressions. Ce sera toujours-là une des grandes causes de notre disette. L'Opera n'étant point une solemnité , ses Dieux ne sont pas ceux du peuple ; & si nous voulons un Ciel Poétique , il faut l'emprunter. Nos Ancêtres , avec leurs mysteres , commençoient bien comme les Grecs ; mais nos Magistrats qui n'étoient pas Prêtres , ne firent pas assez respecter cette Poésie Sacrée , & elle fut étouffée en germe par le ridicule.

La Religion , loin de fournir au Dictionnaire des

Beaux-Arts , avait même évoqué à elle certaines expressions, & nous en avoit à jamais privés. On n'auroit pas osé dire sous Louis XIV , *la grace du langage* ; mais on disoit , *les graces du langage* , par allusion aux trois Graces. Aujourd'hui , par je ne sais quelle révolution arrivée dans les esprits , notre Littérature a reconquis cette expression. Mais l'établissement des Moines a rendu l'Enéide intraduisible : comment en effet traduire *Pater Eneas* ? Il se passera bien des siècles , avant que le mot *Pere* ait repris sa dignité.

PAGE 64. *Pour en fixer les époques.*

Ce qu'on dit ici des époques de la Nature , ne peut concerner que le style & les grandes vues de l'Auteur : car si le fond du système est , comme il a paru , opposé à la Genèse , il ne peut être adopté.

PAGE 65. *Ruynal donnoit enfin aux deux Mondes.*

En louant cette grande Histoire , la plus importante qu'on ait encore écrite , je n'ai pas prétendu défendre les déclamations trop fréquentes qui la déparent , & qui ont été rejetées par le goût , avant de l'être par l'Eglise & les Parlements.

F I N.

James Burmester

25.11.1986

[VOLT]

801418